Document generated on 07/19/2025 4:28 a.m.

L'Inconvénient

Conversation avec ma vieille Honda

Serge Bouchard

Number 63, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80600ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, S. (2016). Conversation avec ma vieille Honda. *L'Inconvénient*, (63), 4–5.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CONVERSATION AVEC MA VIEILLE HONDA

Serge Bouchard

Nous sombrons dans la folie par petites étapes, sans trop nous en apercevoir. Le temps passe et, de routine en routine, les travaux s'additionnent au fil des jours. Chaque humain fait face à ses propres obsessions. Pour les uns, c'est la collection de quelques objets, pour d'autres la multiplication des voyages, des conquêtes ou des exploits sportifs, l'accumulation de cartes postales – et maintenant d'égoportraits –, pour les autres encore, c'est l'hypnose du vide, c'est-à-dire la consommation des actualités telles que rapportées sur les multiples plateformes désormais luminescentes à longueur de journée, et ainsi de suite qui vous occupe les âmes et les cerveaux pendant le temps court d'une vie. On peut toujours fendre des bûches. Le délire s'installe lentement et nous n'en savons rien. L'un butine sur le Web, l'autre calcule ses avoirs, ses placements et ses pensions, comme Séraphin caresse son or dans le haut côté de son éternelle maison de colon. Nous travaillons, nous travaillons, les univers se multiplient, les plombiers réparent les tuyaux des cabinets d'avocats, les chauffeurs accumulent les kilomètres, les professeurs font l'école, les badauds le trottoir. Les humains magasinent sur la Toile, ce sont des chercheurs d'aubaines et de bonnes affaires en ligne, nous avons tous notre petit commerce. Or, nous croulons sous les distractions, les divertissements, les jeux et les parades. Comme disait à peu près Quintus Septimius Florens Tertullianus, dit Tertullien : « Entre naissance et mort, il faut bien s'occuper. »

Ma folie à moi, c'est la recherche du temps perdu. L'effort tendu pour rattraper des bouts d'existences éparpillées dans l'infini de l'oubli me prend toute mon énergie. Je cherche, recherche, lis et relis des passages de vieux livres et des bribes de textes anciens, je regarde des photographies prises il y a cent ans, mon regard s'éternise sur des instants arrêtés, pris sur le vif par un appareil doté du pouvoir d'emprisonner en une seule image tous les détails, toutes les subtilités d'un moment fuyant. Et ce moment est rendu si loin dans l'espace-temps que cette photo devient un rayonnement qui semble provenir d'un point distant de plus de cent années-lumière, un retour magique dans le passé. Il suffit d'un mot, d'un nom de lieu ou de famille pour me plonger dans des états inavouables de plaisir et de curiosité. Il suffit que j'aperçoive un arbre pour lui envier sa majesté. Je vois une grange, je me mets dans la peau de cette grange, je deviens bois de grange, sec et gris, je suis le mur de la grange, je revis ses longues soirées d'automne, les nuits glaciales, les canicules, les orages, les amoureux qui viennent s'embrasser à l'abri des regards ; je connais des fourmis et des framboisiers sauvages, des chars scrapés, oubliés dans la broussaille, un vieux tracteur rouillé, des nuages, beaucoup de nuages, des trains de vent, des bancs

de neige. Ce derrière de grange est le lieu fascinant de tous les amours naissants, le mur fragile au pied duquel on a pris la main de l'autre, l'endroit où l'on s'est parfois réfugié pour pleurer, pour fumer, pour rêver, l'endroit où peut-être on s'est caché, pour rien.

Les témoignages du temps s'accumulent partout, dans l'écorce d'un arbre vieux, un poteau usé, un bloc erratique, un toponyme. Il est bon de ressentir la couche d'espace et de temps au nez d'un gros camion qui fait depuis vingt ans le trajet Montréal-Vancouver. Il est bon de fixer son attention sur un objet afin d'aller au-delà de sa simple présence dans le décor. Que raconte sa forme, sa texture, son usure, sa durée, quel est le langage indéchiffré qui témoigne du temps ? Songez aux paysages, aux silhouettes des arbres solitaires, songez à l'architecture universelle du monde naturel et du monde culturel. Songez à toutes ces existences, ces résiliences, à tout ce qui est, à tout ce qui a été.

Pin solitaire, 2015. Photo : Anne Bertrand.

Devenu vieux, mon père passait ses journées d'été à ne rien faire d'autre que de plonger son regard et son esprit dans cet élément profondément fascinant qu'est l'eau en mouvement. Habitant en bordure du fleuve, il regardait l'eau filer, assis de longues heures sans rien dire. Il eût été bien inutile de lui demander ce qu'il contemplait ainsi, et quel message, quelle révélation lui apportait l'eau – car comment communiquer avec des mots ce que le courant vous a livré comme secret ? Il suffisait de voir la tranquillité de ses yeux, le calme de son sourire pour comprendre que l'eau lui faisait du bien.

Lorsque je vois, dans les archives du musée Glenbow de l'Alberta, une photographie du mariage d'Edmond Brascoupé et d'Emma Macaroni, je ne peux plus rester en place. Qui sont ces gens, pourquoi s'appellent-ils ainsi ? Sarah Petit Couteau épouse un Duchesneau, au grand lac La Biche. Elzéar Laboucane est l'ami de François La Bouteille, lui-même cousin des Bourque du lac Athabasca. Et tant de Dènès du grand lac des Esclaves s'appellent Beaulieu, Cochon et Bonnetrouge. Je ne dis rien des LaFournaise. Me voilà plongé dans les généalogies métisses du grand Nord-Ouest canadien, un univers obsédant, prolongement des mondes de la Prairie du Cheval Blanc, de Batoche et de la Qu'Appelle. Cette affaire mérite d'être éclaircie, me dis-je, cette histoire doit être dite.

Si je roule sur l'Interstate 41 au nord de Milwaukee, en direction de Fond du Lac et de la Butte des Morts, je sursaute et m'interroge. Comment ont abouti ces noms français au Wisconsin ? Tous les camionneurs québécois s'interrogent en passant par là. Il faudrait un grand livre. Les chapitres de cet ouvrage savant porteraient des titres comme : « Augustin Grignon chez les Folles Avoines » ; « Charles Langlade, le père métis du Wisconsin » ; « Beaubien et les Potaouatomies » ; « Salomon Juneau, le fondateur de Milouakie » ; « Voyage à partir d'Eau Claire au Wisconsin jusqu'au lac Mille Lacs au Minnesota, en passant par Faribault ».

•

Pour changer de manteau, de peau ou de maison, il ne faut pas attacher d'importance à ce que l'on remplace. Voilà bien le premier commandement du consommateur avisé : toujours, tu dévalueras l'ancien, le dépassé et l'obsolète. Changer de décor, changer de cuisine, changer de voiture, il faut que ça sente le neuf. Il n'y a pas plus délinquant que celui qui n'achète pas à tout bout de champ ; il n'est rien de plus révolutionnaire que de tenir à ses affaires, à ses cicatrices, ses plis, ses rides, et à son manteau usé. Ma vieille Honda est une voiture de légende, pour moi comme pour les gens qui suivent mes péripéties. Elle approche les 500 000 kilomètres, son moteur à essence est original. Elle porte toutes les marques des distances et des saisons, elle affiche les signes et les grafignes de tant et tant de voyagements. Noire, je la vois tel un astéroïde perdu dans le vide sidéral. Au cœur de cette machine, je me souviens du froid et de la solitude, des chemins de poudreuse, des vents latéraux, alors que je lui parlais, littéralement, pour l'encourager, pour me rassurer. Elle fut de toutes mes conférences. Elle se souvient de Natashquan, elle se souvient de Kapuskasing, je la revois sur la route enneigée de Chibougamau et de Nemiscau, et dans les bouchons de Montréal, et dans le zéro absolu d'un matin de janvier à Manouane ; elle fut à Rimouski, à Paspébiac, à Caraquet, dans la gadoue et sur la glace. Ce n'est plus une voiture, c'est une voûte à idées, le coffre aux trésors de toute mon imagination.

Voilà bien le problème de l'attachement et de la valeur. Les âmes mortes collent aux lieux qu'elles ont habités et fréquentés, les âmes mortes ne sont pas légères. Lorsqu'on sait cela, les ennuis commencent. On ne voit plus les choses de la même manière. Le vieux piano de famille se souvient de tous les petits doigts gommés, de tous les visages recueillis qui se sont penchés sur son clavier. Je sais bien que les vieux pianos ne valent plus rien et qu'ils se donnent sur Internet. Ce trafic leur fait beaucoup de peine. ■